

**Gilles Plazy : «André Malraux, son meilleur roman c'est sa vie», *Télérama*, 21 mai 1972, n° 1166, p. 14-15.**

Cet homme de soixante-dix ans – tout de même un peu voûté, le visage excessivement mobile, l'élocution malaisée – que nous montre la télévision, le samedi soir, est donc André Malraux. Le romancier de l'action héroïque, le mémorialiste qui reconstruit le siècle à sa manière, le critique d'art qui survole les civilisations, l'aventurier, l'aviateur, le partisan, le ministre, le cinéaste... Que de facettes pour un seul personnage ! Quelle légende déjà de son vivant !

### **Il n'y a pas de grandes personnes**

Tandis que ce conteur fatigué, à l'air ambigu de vieux mandarin, poursuit son passionnant monologue et par la parole éclaire ce qu'il a écrit, comment ne pas songer à ce passé lourd et divers ? Les héros, donc, parfois vieillissent; l'aventure ne les emporte pas toujours dans son tourbillon et, sur le tard, ils peuvent encore témoigner de ce qu'ils furent et qu'ils ne cessent d'être. Malraux, lui-même, a dit qu'il ne se sentait pas vieillir; sans doute est-ce que rien n'a pu encore l'user et qu'il n'a jamais cru qu'un homme puisse avoir successivement plusieurs âges. Parce qu'il a très tôt réglé son compte à l'enfance et que, contrairement à la plupart des écrivains, c'est à l'âge d'homme qu'il a réellement commencé de vivre. Et, dès le début des *Antimémoires*, il semble faire sienne cette phrase de celui qui fut l'aumônier du Vercors : «Le fond de tout, c'est qu'il n'y a pas de grandes personnes».

Pourtant, il n'a cessé d'être hanté par la mort. Il l'a frôlée plusieurs fois : dans cet avion qui l'avait conduit sur les traces de la reine de Saba et qui fut pris dans l'orage au-dessus des déserts arabes; dans ce char qui tomba dans un trou à la merci des obus allemands; dans cette cour où il se trouva devant un peloton d'exécution qui se contenta d'un simulacre; dans cette prison où il échappa de peu à la Gestapo. Et les siens autour de lui sont morts tragiquement.

Comme si un destin implacable n'avait cessé de le poursuivre, frappant autour de lui pour sans cesse l'éprouver.

«Le meilleur roman de Malraux, le plus ardent, le plus tragique, le plus fertile en aventures, c'est sa vie», dit de lui Pierre Galante qui s'est attaché à reconstruire une biographie dont le héros pourtant n'est pas prodigue en confidences. Dans les fresques que sont ses romans c'est à chaque fois une page d'histoire qui est tournée : son expérience, son sens de l'observation et sa prodigieuse mémoire (il faut voir comme il relate les entretiens qu'il eut avec de Gaulle ou avec Nehru) alimentent sa littérature mais plus que sa vie ce sont ses idées qu'il y met : «Le roman moderne est, à mes yeux, un moyen d'expression privilégié du tragique de l'homme, non une élucidation de l'individu». Or il aime citer le mot de Napoléon : «La Tragédie, maintenant, c'est la Politique».

### **Comme une carte de son propre jeu**

Pourtant quel roman que sa vie ! Né en 1901, il entre à l'École des langues orientales, d'emblée fréquente les milieux littéraires et entre en littérature sous le signe du poète Max Jacob. Envoyé en mission archéologique en Extrême-Orient, il est accusé d'avoir dérobé des bas-reliefs dans un temple, condamné à trois ans de prison et relaxé à la suite d'une campagne de solidarité en France. Peu après il retourne en Indochine, s'engage dans la lutte anticoloniale et va s'occuper à Canton de la propagande du Kuomintang (c'est-à-dire des premiers communistes chinois). Revenu en France, il publie *La Tentation de l'Occident* (1926), puis son premier grand roman *Les Conquérants* qui sera vite suivi de *La Voie royale* et de *La Condition humaine* qui obtient le prix Goncourt en 1933. En 1934 il explore l'Arabie pour retrouver la capitale de la reine de Saba et va à Berlin, avec André Gide, intervenir en faveur de Dimitrov, le faux incendiaire du Reichstag. En 1935, il publie *Le Temps du mépris*.

En 1936, il commande en Espagne une escadrille dans l'armée républicaine; il y est blessé. En 1937, il publie *L'Espoir* dont il tire un film en 1938. Mobilisé en 1939,

prisonnier, il s'évade, entre dans la Résistance, devient un chef de maquis, tombe dans une embuscade, est à nouveau capturé par les Allemands, échappe de peu à la torture et reprend le combat à la tête de la brigade Alsace-Lorraine. Il rencontre le général de Gaulle et c'est le coup de foudre : Malraux sera ministre de l'Information. Le Général a trouvé un compagnon à sa taille; l'écrivain a rencontré un héros à sa mesure et François Mauriac aura ce mot perfide : «Je crois à André Malraux assez de superbe pour qu'il considère Charles de Gaulle comme une carte de son propre jeu».

Pendant «la traversée du désert», Malraux se donne à la propagande gaulliste, le temps que dure le Rassemblement du Peuple Français. Il publie *Les Voix du silence*, sa grande méditation sur l'art, et revient au gouvernement avec le général qui crée pour lui un ministre des Affaires culturelles. Il est envoyé comme messenger auprès de Nehru, Kennedy, Mao; il fait ravalier Paris, donne leur essor aux Maisons de la culture et prononce des éloges funèbres comme on n'en avait pas entendu depuis Bossuet, dans des sortes de son et lumière funéraires – rites païens et républicains autour de cette mort qui le fascine et l'inquiète.

Il se retire de la vie politique avant de Gaulle, publie ses *Antimémoires* et les trois essais du *Triangle noir* (Laclos, Goya, Saint-Just). On le fiance à Louise de Vilmorin mais la romancière disparaît. Le Général meurt et il lui rend un dernier hommage avec *Les Chênes qu'on abat*. Dès lors, plus que jamais, André Malraux est seul.

### **Accordé aux questions que pose la mort**

Seul dans une vie qui lui a toujours paru absurde et qu'il n'a jamais accepté de vivre que comme une gageure. Seul avec ce destin dont il a toujours tenté de se rendre maître : l'art et l'aventure ont été pour lui des moyens de s'arracher à la condition humaine. Angoissé, non-croyant mais avec la nostalgie du sacré, André Malraux n'a pas voulu fermer les yeux sur l'absurdité de l'existence; la lucidité, la passion de la justice et l'amour de l'art ont été ses armes. «L'homme que l'on retrouvera ici, déclare-t-il au

*Gilles Plazy : «André Malraux, son meilleur roman c'est sa vie»,  
Télérama, 21 mai 1972, n° 1166, p. 14-15.*

seuil des *Antimémoires*, c'est celui qui s'accorde aux questions que la mort pose à la signification du monde».